

SPECTACLE: JANGO EDWARDS AU MOLIERE, ATTENTION ONE-MAN TRES CHAUD!,SANS LIMITE, SAUF CELLE DU PUBLIC

ANCION,LAURENT

Page 13

Samedi 29 novembre 1997

SPECTACLE

Jango Edwards au Molière

Attention one-man

très chaud !

Le succès n'a pas rendu Jango Edwards agressif : il est né comme ça. L'art du clown lui est chevillé au corps comme la dynamite d'un homme-bombe. Kamikaze du rire, l'Américain pratique un humour de l'extrême. Pataugeant sur les rives d'une vulgarité maîtrisée, il aime, parfois, faire le grand plongeon. Son plaisir à nous désopiler est visible :

l'homme a quelque chose de l'exhibitionniste. Son travail de scène n'est d'ailleurs pas sans rappeler celui d'un autre vétérinaire. Iguane des podiums, Jango Edwards doit être un cousin lointain d'Iggy Pop (en un rien plus charnu).

Est-il encore besoin de préciser que «Mum», le one-man-show d'Edwards actuellement visible au Molière, est complètement explosé, délirant et loufoque ? L'humoriste américain découpe à la kalachnikov huit étapes de sa récente production scénique. Il éructe et chante en anglais. Si l'intérêt se place souvent ailleurs que dans les mots, des notions de la langue shakespearienne ne sont pas inutiles.

Sur la planète Edwards, on commence par allumer la télé. Le forcené du rire nous accueille lui-même, par écran interposé. Pour nous mettre directement dans le bain (sens figuré qui deviendra propre), Jango nous dit ce qu'il pense du sexe, du pénis et d'autres objets chers à son cœur. Un reportage nous éclaire sur le parcours effarant de l'humoriste globe-trotter.

«Mum» déboule sur les planches. La stature de Jango impressionne, même sous la robe d'une grand-mère qui aime particulièrement les plaisirs de l'amour. Lubrique, déchaîné, sans aucun complexe, le jeu d'Edwards fait planer une drôle de menace sur le public - surtout les premiers rangs, bientôt protégé par un bâche en plastique ! Le parterre frissonne de rire, s'offusque, se marre ou se barre (une infime partie).

Jango, lui, trace comme une bête, en vidéo et en live. A tel point que, parfois, on aimerait le voir moins confiant, moins sûr de son coup. Mais la fragilité n'est pas son genre. L'homme sait qu'il a du métier à revendre, alors il s'en sert. Les pauses télé sont autant de sketches complètement farfelus mais propres : un concertiste se prend les mains dans sa crinière et ne peut jouer du piano, un danseur de tango valse par la fenêtre... La scène, elle, se jonche de détritiques au fil des mésaventures d'un prof dont les postillons sont des crachats, d'une Carmen déguisée en lampadaire dont les castagnettes sont des pierres jetées ou d'un enfant loup-garou dont le déjeuner ne s'avale pas mais se bave.

Jango Edwards flingue un spectateur (pour du rire, mais quand même) et fait éclater nos repères traditionnels. On ne sait plus où s'abriter. Ne reste plus qu'à nous exposer - avertis ! - à cette incroyable bombe humaine. Alors, si le (haut-le-)cœur vous en dit, précipitez-vous !

LAURENT ANCION

«Mum», jusqu'au 6 décembre au Théâtre Molière, 5, square du Bastion à 1050 Bruxelles. Tél. 02-513.58.00.

Sans limite, sauf celle du public

Stanley Ted Edwards, dit Jango, naquit un beau matin du printemps 1950. Après quelques années passées à la tête du comité des élèves, de la troupe scout, de l'équipe de foot ou de la rédaction d'un journal, il trouva le Michigan trop petit pour ses rêves. La lecture d'un ouvrage de P. B. Ouspensky, qui concernait le développement de l'individu, lui permit de trouver sa vraie voie, l'art du clown et du fou.

Jango arrive à Londres en 1971 et fonde le premier «Friends Roadshow», spectacles collectifs d'humoristes. Après un petit retour aux USA, où il fonde une troupe similaire, Jango Edwards s'installe à Amsterdam, en 1976. Depuis lors, de la première partie des Rolling Stones à une fête pour la Reine de Hollande, on ne compte plus les lieux investis par ce fou increvable. Je n'arrête jamais de faire le clown, même dans la vie de tous les jours, avoue-t-il, les yeux cernés par un reste de maquillage. C'est plus fort que moi. La vie est trop courte pour la gaspiller : je peux être triste, mais jamais plus de dix secondes.

Voilà qui fait mal au vieil adage selon lequel les pros du rire cachent leurs larmes... Attention, je ne suis pas drôle non plus ! C'est ceux qui me regardent qui le sont : un clown n'est qu'un miroir où l'on voit son reflet. Et il est souvent drôle...

Alors le miroir ne réfléchit pas ? Personnellement, je n'ai pas de limite. Je vais jusqu'au bord de ce que le public peut supporter. Je sais que je perds des gens chaque soir. C'est le jeu. Avec les enfants, Jango agit de même.

Récemment, je devais animer une heure pour un public très jeune. Pendant 45 minutes, je me suis contenté de jouer sur mon entrée, ouvrant et refermant la porte. Ça a marché du tonnerre. A ce moment-là, c'était leur limite... Le travail d'un clown, face à la foule, est aussi de trouver le dénominateur commun. Le plus grand, de préférence.

L. A.